

II

« Mettre le Lecteur à portée de comparer le Ciel de Padoue à celui de Paris », ou Traduire les *Philosophical Transactions* en français

JEANNE PEIFFER*

Les journaux savants, tels qu'ils se sont mis en place au xvii^e siècle avec la création, en janvier 1665, du *Journal des sçavans*, à Paris, suivi en mars de la même année par celle des *Philosophical Transactions*, à Londres, constituent dès la première moitié du xviii^e siècle un important vecteur de communication¹. Sous forme de pièces brèves, d'extraits de livres récemment parus et de nouvelles érudites, ces journaux mettent en circulation découvertes scientifiques, observations et expériences dans tous les domaines du savoir, sans distinction. La multiplication des titres, publiés pour la plupart en langues vernaculaires, entraîne un renforcement des « flux informatifs », pour reprendre une expression de Florence Catherine dans ce volume. « Mettre le Lecteur à portée de comparer le Ciel de Padoue à celui de Paris »² ou permettre à un lecteur d'avoir accès aux « flux informatifs », qu'ils concernent le ciel

* Centre Alexandre Koyré/EHESS-CNRS-MNHN et Labex HASTEC.

1. Pour une analyse de ce phénomène, on se rapportera par exemple à David A. KRONICK, *A History of Scientific & Technical Periodicals. The Origins and Development of the Scientific and Technical Press 1665-1790*, 2nd ed., Metuchen, N. J. Scarecrow Press, 1976 (1st ed. 1962); Jeanne PEIFFER & Jean-Pierre VITTU, Les journaux savants, formes de la communication et agents de la construction des savoirs (xvii^e-xviii^e siècles), *Dix-huitième siècle* 40, 2008, p. 281-300; Jeanne PEIFFER, Maria CONFORTI et Patrizia DELPIANO (dir.), *L'Europe des journaux savants (xvii^e-xviii^e siècles). Communication et construction des savoirs / Scholarly journals in early modern Europe. Communication and the construction of knowledge*, n^o spécial des *Archives internationales d'histoire des sciences*, fasc. 170-171, vol. 63, Juin 2013, 2014, 514 pages.

2. Pierre Demours dans une annotation aux *Transactions Philosophiques* pour l'Année 1738, Paris 1759, p. 261.

de Padoue ou les mines de Saxe, requiert un certain nombre d'outils, surtout lorsqu'ils proviennent de l'étranger. Parmi eux, la traduction figure en premier lieu. En effet, comment s'approprier le contenu de journaux, dont les livraisons ou volumes parviennent, disons en France, si l'on ne maîtrise pas la langue dans laquelle ils sont publiés ? Ainsi, la nécessité de disposer de traductions s'affirme tout au long du XVII^e siècle. Comme Patrice Bret³ l'a souligné, la France « occupe une place particulière dans cette mutation du fait de l'importance du français dans la circulation des savoirs en Europe et jusque dans les colonies ». Ainsi, le désir d'une traduction française des *Philosophical Transactions* s'est exprimé dès sa première parution. Pierre Costabel⁴ et Anthony Turner⁵ ont rassemblé de nombreux témoignages et traces concernant notamment l'intérêt des académiciens parisiens, et le second relate des tentatives plus ou moins abouties de traduction.

Je souhaite rouvrir ici le dossier de la traduction partielle que les *Philosophical Transactions* ont connue vers le milieu du XVIII^e siècle en France. En effet, quelques documents jusqu'ici négligés par la recherche permettent d'enrichir cette histoire en étudiant le cadre matériel ainsi que les pratiques de traduction mises en œuvre notamment par le premier traducteur, François de Brémont (1713-1742). Face au constat du manque d'une traduction française de ce qu'on appelait couramment le « Journal d'Angleterre » à la fin du XVII^e siècle, puis les « Transactions de Londres », le tout jeune Brémont utilise ses compétences linguistiques pour se lancer dans l'aventure. Nous nous interrogerons sur ses enjeux personnels et la manière dont ils vont entrer, ou non, en résonance avec ceux de l'Académie royale des sciences et d'autres acteurs comme la Royal Society de Londres. Ses liens avec ces acteurs institutionnels en seront reconfigurés, comme seront aussi transformés son projet initial de traduction et la perception même de la nature et du statut d'une publication comme les *Philosophical Transactions*, et ce, grâce notamment aux équipements matériels et symboliques dont dispose l'Académie des sciences.

3. Patrice BRET, in Pierre-Yves BEAUREPAIRE (dir.), *La communication en Europe. De l'âge classique au siècle des Lumières*, Paris, Belin, 2014, p. 102.

4. Pierre COSTABEL, « Le Registre académique "Journaux d'Angleterre" et Mariotte », in *Mariotte, savant et philosophe, analyse d'une renommée*, Paris, Librairie J. Vrin, 1986, p. 321-325.

5. Anthony TURNER, « An Interrupted Story: French Translations from the *Philosophical Transactions* in the 17th and 18th Centuries », *Notes & Records of the Royal Society*, 62, 2008, p. 341-354.

Dans une partie préliminaire, nous décrivons brièvement le chantier éditorial (1738-1761) dans ses grandes lignes, pour revenir dans les trois parties qui suivent sur les principaux acteurs engagés dans ce champ d'action, Brémond en particulier, sur les différentes conceptions de la traduction qui s'y affrontent et finalement sur les pratiques de traduction qui sont effectivement mises en œuvre dans un cadre matériel fortement marqué par la reprise en main du projet par la chancellerie et l'Académie des sciences.

LE CHANTIER ÉDITORIAL

Entreprise fin 1736 ou début 1737⁶, la traduction telle que l'a voulue son jeune auteur, François de Brémond, doit être précédée par des tables listant tous les articles parus dans les *Philosophical Transactions* depuis leur création jusqu'en 1735. Dès 1737, un volume avec une table des mémoires rangés par ordre chronologique était prêt. L'exemplaire unique qui subsiste, à la Bibliothèque nationale de France (BnF), est interfolié de pages comprenant des corrections et des additions manuscrites : il s'agit selon toute apparence des épreuves de cette table⁷. Le 1^{er} septembre de la même année 1737, l'abbé Bignon informe d'ailleurs la Royal Society : « Enfin nous avons engagé un jeune homme nommé M. de Brémond à mettre [vos transactions philosophiques] en françois »⁸. Le volume définitif⁹, intitulé *Table des mémoires imprimés dans les Transactions philosophiques de la Société royale de Londres depuis 1665 jusques en 1735, Rangée par ordre Chronologique*,

6. Fin 1736 ou début 1737 selon Turner, dès 1737 selon Dortous de MAIRAN, « Éloge de M. de Brémond », HARS 1742, Paris 1745, p. 189-194. - Sachant que le volume bi-annuel des *Philosophical Transactions*, vol. 39, *For the Years 1735, 1736*, n'a paru qu'en 1738, Brémond, s'il a commencé à traduire avant, devait avoir à sa disposition les livraisons trimestrielles, au moins pour 1735.

7. BnF, cote R-4761. La page de garde porte le titre : *Table des titres des mémoires imprimés dans les Transactions philosophiques de la Société royale de Londres*. Depuis 1665 jusques en 1735. Par M. de Brémond, À Paris, Chez Piget, Quai des Augustins, à l'Image S. Jacques, 1737, Avec Approbation et Privilège du Roi.

8. Lettre citée d'après Annie CHASSAGNE, *La bibliothèque de l'Académie royale des sciences au XVIII^e siècle*, Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2007, p. 206.

9. Notez que les épreuves des tables par ordre des matières et par noms d'auteurs sont également conservées à la BnF, reliées en deux volumes distincts interfoliés de pages manuscrites (cotes R-4762 et R-4763).

par ordre des Matieres, & par noms d'Auteurs, ne paraîtra qu'en 1739 avec une lettre dédicatoire au comte de Maurepas, Ministre d'État.

Dès l'année 1738, la traduction des *Philosophical Transactions* pour l'année 1735 était prête à être imprimée, puisqu'un tel volume existe encore aujourd'hui à la BnF¹⁰. Il comprend en outre le prospectus diffusé par le libraire proposant la traduction sous forme de souscription. Mais une note manuscrite avertit : « Ce [...] volume de Traduction n'a pas eu de suite ; du moins la traduction n'a pas été continuée sur le même plan ; Mr le Chancelier d'Aguesseau et Mr d'Argenson assemblerent Mrs Reaumur¹¹, Falconet¹², de Mairan, l'abbé Sallier et ils ont resolu que la traduction doit se faire plus à la lettre. 1738 ». Une version remaniée de la traduction de l'année 1735 a paru la même année 1738, avec celle de l'année 1736, le privilège¹³ accordé à Pierre Piget, libraire à Paris, datant de la toute fin de 1738 (19 décembre). Dans la foulée, le 16 mars 1739, Brémond a été élu à l'Académie royale des sciences comme adjoint botaniste, puis le 17 février 1740 à la Royal Society de Londres.

Nous possédons donc deux traductions des *Philosophical Transactions* pour l'année 1735, l'une rejetée par les académiciens réunis autour du Chancelier et conservée en un exemplaire unique à la BnF, l'autre publiée et diffusée la même année par Piget. La chancellerie, en accordant son patronage et en imposant son contrôle¹⁴, a soutenu la traduction des *Philosophical Transactions* dont le prospectus décrit un recueil tenu en haute estime par les savants et bien reçu par l'opinion publique s'exprimant par la voix des journaux : « Tous les Sçavans de l'Europe estiment beaucoup ce Recueil, ils le citent dans leurs Ouvrages, & les Journaux François & étrangers en ont toujours parlé avec les plus grands éloges »¹⁵. La présence des deux traductions constitue pour nous une

10. BnF, cote R-4766. L'exemplaire unique porte le titre : *Transactions philosophiques de la Société royale de Londres, traduites en françois par M. De Brémond et proposées par forme de souscription*. À Paris, Chez Piget, Quai des Augustins, à l'Image S. Jacques, 1738. Avec Approbation et Privilège du Roi.

11. René-Antoine Ferchault de Réaumur et Jean-Jacques Dortous de Mairan étaient membres de l'Académie des sciences.

12. Camille Falconet et l'abbé Claude Sallier étaient membres de l'Académie des belles-lettres.

13. Le privilège s'étend à une liste d'autres ouvrages à traduire de l'anglais.

14. L'approbation par l'Académie, signée par Henri Pitot, date du 11 mars 1739, et donc de quelques jours avant l'admission de Brémond, ce qui conforte la présomption d'une interdépendance entre ces deux événements.

15. Prospectus non paginé dans le volume R-4766 de la BnF.

source assez exceptionnelle et à ce jour non exploitée. Leur confrontation nous permettra de jeter un coup d'œil dans l'atelier de traduction, de comprendre les choix effectués d'abord par Brémond, d'analyser les changements intervenus dans la deuxième version, et d'étudier les conceptions sous-jacentes de la traduction.

L'entreprise initiée par le jeune Brémond avec succès a été interrompue brutalement par son décès prématuré, dans sa 29^e année. À sa disparition en 1742, trois volumes¹⁶ de traduction étaient déjà sur le marché et un quatrième en préparation. La poursuite du travail fut confiée à Pierre Demours (1702-1795) qui ne publia le quatrième volume (années 1737-1738) qu'en 1757, chez un consortium de libraires (Briasson, David, Le Breton et Durand). Ce volume comporte une longue préface où Demours relate les vicissitudes du projet dont il sera question plus loin. Demours fit paraître quatre autres volumes¹⁷ avant 1761, année où l'entreprise s'arrêta définitivement. Ainsi, sur près d'une centaine d'années de *Philosophical Transactions* parues en 1761, seules seize – les années 1731 à 1746 – ont été traduites en français et publiées en huit volumes (Paris 1738-1741, 1757-1761) avec la très utile Table pour les années 1665 à 1735.

LES ACTEURS ET LEURS ENJEUX

Les acteurs mobilisés pour un tel chantier sont nombreux et variés, individuels et institutionnels, engagés dans la traduction, la production matérielle de la collection et la circulation de l'objet à traduire, puis traduit. En l'absence de figure bien définie de traducteur au XVIII^e siècle¹⁸, nous nous intéresserons d'abord aux traducteurs et nous attarderons plus longuement sur François de Brémond à l'origine du projet. Nous

16. *Transactions philosophiques pour les années 1735-1736*, Paris 1738.

Transactions philosophiques pour les années 1733-1734, Paris 1740.

Transactions philosophiques pour les années 1731-1732, Paris 1741.

17. *Transactions philosophiques pour les années 1737-1738*, Paris 1757 (ou 1759), les dates variant selon les exemplaires.

Transactions philosophiques pour les années 1739-1740, Paris 1759.

Transactions philosophiques pour les années 1741-1742, Paris 1760.

Transactions philosophiques pour les années 1743-1744, Paris 1760.

Transactions philosophiques pour les années 1745-1746, Paris 1761.

18. Cf. Patrice BRET et Ellen MOERMAN, « Sciences et Arts », in Yves CHEVREL, Annie COINTRE, Yen-Mai TRAN-GERVAT (dir.), *Histoire des traductions en langue française. XVII^e-XVIII^e siècle, 1610-1815*. Lagrasse (Aude), Éd. Verdier, 2014, p. 595-722.

tenterons d'éclairer sa formation, sa brève carrière, les liens qu'il a établis avec d'autres acteurs notamment académiques, et surtout nous analyserons les enjeux que cette entreprise a pu représenter pour le jeune savant. Les sources sont cependant rares et nos informations concernant Brémond sont principalement tirées de ses travaux imprimés et de son éloge académique, outre le testament de sa mère, Geneviève Gorlin (ou Sorlin d'après De Mairan) conservé aux Archives nationales¹⁹. Né à Paris le 14 septembre 1713 dans une famille de magistrats – son père, Sicaire, était avocat au Parlement et sa mère était fille d'un avocat au Parlement –, le jeune François, selon Dortous de Mairan²⁰, « fit ses Humanités au Collège des Quatre-Nations, & sa Philosophie dans celui de Beauvais. Il étudia ensuite le Droit & la Médecine, il alloit en même temps au Collège Royal pour apprendre les Langues orientales ». Nous ignorons comment il a appris la langue anglaise, alors peu connue sur le continent. En l'absence de formation normalisée pour l'apprentissage de cette langue, Brémond y a sans doute été formé dans un cadre domestique ou avec un « maître de langue ». Ainsi, on sait par exemple que depuis 1726 l'Irlandais Mather Flint est installé à Paris comme « maître de langue » pour l'anglais²¹. Dortous de Mairan présente Brémond comme appartenant à la double culture des lettres et des sciences (médecine, physique et histoire naturelle), un « assemblage rare » selon lui, qui « en rend la lecture également curieuse & utile ». Par sa double formation, Brémond est apte à s'adresser à un lectorat double, ceux qui lisent par curiosité, les érudits avides de nouvelles, et ceux qui font profession de science. On retrouve ici le topos fréquemment mis en avant par les journaux savants de l'époque lorsqu'ils caractérisent leur lectorat cible. Brémond se trouve ainsi rapproché des journalistes sans être mis à distance de l'Académie dont il a été membre.

Ce constat est corroboré par l'examen de l'œuvre savante accomplie en quelques années d'activité par le jeune Brémond. Bien qu'assidu aux séances de l'Académie, il n'y a présenté qu'un seul mémoire lu le 22 août 1739, quelques mois après sa réception, et intitulé « Expériences

19. Fonds : Châtelet de Paris, Publications A-K, 22 mars 1594-21 janvier 1791 ; cote : Y//19-Y//80-Y//78.

20. Jean-Jacques Dortous de MAIRAN, « Éloge de M. de Brémond », *op. cit.*, p. 189.

21. Cf. Gabriel BONNO, La culture et la civilisation britanniques devant l'opinion française, de la paix d'Utrecht aux *Lettres philosophiques*, 1713-1734, *Transactions of the American Philosophical Society*, n. s., vol. 38, Part 1, Philadelphia, 1948. Voir aussi Yves CHEVREL, Annie COINTRE et Yen-Mai TRAN-GERVAT, Introduction à *Histoire des traductions en langue française. XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, Verdier, 2014.

sur la respiration»²². Une lecture même superficielle de ce mémoire indique que Brémond connaissait parfaitement la littérature concernant le sujet et y décrit fort savamment les expériences qu'il a menées de mai à août 1738 sur des chiens, des grenouilles et des oiseaux vivants. Il s'était, selon Dortous de Mairan, associé à M. Morand pour « recueillir et traduire tout ce qui a été donné en Angleterre sur le fameux remède de la Pierre, connu sous le nom de M^{lle} Stephens »²³. En effet, dans les années 1739-1740, des médecins et chimistes (Claude-Joseph Geoffroy, Sauveur-François Morand, Jean-Louis Petit) de l'Académie semblent s'être intéressés à ce remède²⁴, qui constitue une alternative à la taille, opération chirurgicale pratiquée pour extraire les calculs de la vessie et qu'Hippocrate avait déjà engagé ses disciples à ne pas pratiquer. Geoffroy le cadet²⁵ en a examiné la composition chimique et en a éprouvé les effets sur un certain nombre de cas. Il arrive à la conclusion que dans tous les cas le remède, qui a l'avantage de pouvoir être préparé par le malade lui-même, soulage les douleurs causées par les calculs²⁶. Morand en a fait l'objet d'une communication à l'Assemblée publique de l'Académie du 12 novembre 1740. Brémond n'est jamais cité dans ces mémoires et ne semble pas y avoir été associé sur le plan médical. Il ressort de l'examen de la traduction française de David Hartley, *Recueil d'expériences et d'observations sur la pierre, et en particulier sur les effets des remèdes de M^{lle} Stephens pour dissoudre la pierre*, publié en 1740, que Brémond s'est contenté de traduire quelques pièces marquées de ses initiales en marge du texte. Un second volume, annoncé sous presse, ne paraîtra qu'en 1743, avec une réimpression, précédée d'une préface, du premier volume. Le recueil²⁷, qui s'annonce comme un

22. *MARS 1739*, Paris 1741, p. 333-357.

23. Jean-Jacques Dortous de MAIRAN, « Éloge de M. de Brémond », *op. cit.*, p. 193.

24. Ce remède est décrit par Morand comme consistant en coquilles d'œuf séchées au four, ou calcinées, puis réduites en poudre, à laquelle on ajoute du savon pour prévenir la constipation.

25. Notons que Claude-Joseph Geoffroy est le frère cadet d'Étienne-François qui avait séjourné à Londres en 1698 et présentait, à son retour, des extraits traduits des *Philosophical Transactions* à l'Académie des sciences. Sa bibliothèque aurait comporté de nombreux volumes de ce journal. Voir Anthony TURNER, « An Interrupted Story... », *op. cit.*, p. 344.

26. Claude-Joseph GEOFFROY, « Sur le remède anglois pour la pierre », *MARS 1739*, Paris 1741, p. 275-297 et « Addition au Mémoire sur le remède de Mademoiselle Stephens », *ibid.* p. 441-446.

27. À Paris, rue S. Jacques, Chez Durand Libraire, à Saint Landry & au Griffon, 1743, 2 vol. in-12.

«Supplément à l'ouvrage de M. Hartley» est attribué, dans un avis du libraire, à «Messieurs Morand & de Brémond» de l'Académie qui l'a approuvé. Il comporte des contributions de savants anglais et français, et adopte une position légèrement plus critique par rapport au remède de M^{lle} Stephens en train de passer de mode. Le(s) traducteur(s) des pièces rédigées en anglais – Morand et Brémond sans doute – ne sont jamais nommés dans cette édition en deux volumes.

La même chose vaut pour la traduction des *Experiences phisiques sur la maniere de rendre l'eau de mer potable, sur la maniere de conserver l'eau douce, le biscuit et le bled, et sur la maniere de saler les animaux* (Paris, 1741) de Stephen Hales (1677-1761), que Turner a attribuée à Brémond, alors que Dortous de Mairan se contente de dire qu'il a «veillé à la traduction et à l'édition»²⁸. Selon les Procès-verbaux de l'Académie des sciences, Brémond a présenté cet ouvrage le 6 mai 1741 à la Compagnie, sans mentionner le nom du traducteur. De fait, il semblerait qu'il s'agisse d'une nouvelle édition du texte traduit de Hales publié dès 1740 sous un titre différent par Pierre Paupie à La Haye²⁹.

Peu de temps avant sa mort, Brémond a publié sa traduction des *Nouvelles tables loxodromiques* de Patrick Murdoch³⁰. Cette fois, il revendique être l'auteur de la traduction en faisant imprimer son nom sur la page de garde. Comme le volume de *Table des Transactions philosophiques*, publié en 1739, Brémond adresse sa traduction de Murdoch à Jean Frédéric Phélypeaux, Comte de Maurepas, Secrétaire d'État de Louis XV de 1718 à 1749, lorsqu'il fut disgracié et exilé à Bourges. Il avait à sa charge la Maison du Roi et à ce titre il administra l'Académie royale des sciences, dont il fut nommé membre honoraire en 1725. C'est sans doute cette position qui a déterminé le choix de Brémond bien que Maurepas fût un patron recherché par de nombreux auteurs, à en croire Condorcet qui rapporte qu'à son arrivée dans son exil, Maurepas aurait «plaisanté sur les épîtres dédicatoires qu'il allait perdre et sur le chagrin des auteurs qui lui en avoient préparé»³¹.

28. Jean-Jacques Dortous de MAIRAN, «Éloge de M. de Brémond», *op. cit.*, p. 193.

29. *Instructions pour les mariniens, contenant la manière de rendre l'eau de mer potable; de conserver l'eau douce, le biscuit, le bled; et de saler les animaux...* Le catalogue de la BnF indique comme traducteur le pasteur suisse Jean Bertrand (1708-1777), qui se trouvait bien aux Pays-bas de 1735 à 1742.

30. Traduit de l'anglais par M. de Brémond, Paris, Durand, 1742.

31. Marie Jean Antoine Nicolas de Caritat, marquis de CONDORCET, «Éloge de Maurepas», HARS 1781, p. 79-102, citation p. 94.

Maurepas fut également membre *ex officio* du Comité de Librairie³² de l'Académie, de 1735 à 1740, les années où Brémond entreprend sa traduction des *Philosophical Transactions* et dont ce comité doit formellement approuver l'impression.

Dans l'épître dédicatoire qui précède sa traduction des tables de Murdoch, Brémond marque sa reconnaissance à Maurepas « pour des bienfaits, qui... répandus sans cesse, sur tous les Gens de Lettres, sont tombés jusques sur [lui] »³³, en lui accordant son puissant soutien et en obtenant celui de l'Académie. Par une belle envolée, Brémond rend hommage à l'action de Maurepas dans le domaine des sciences : « un Esprit vaste & universel... répand, pour ainsi dire, l'Académie des Sciences par tout l'Univers »³⁴. Il fait allusion aux recherches et découvertes faites par des membres de l'Académie partis en expéditions au cercle polaire et à l'équateur pour déterminer la figure de la Terre, expéditions effectuées sous la protection du Ministre qui les a financées. Il mentionne également l'expérience de Richer à Cayenne, en 1672, qui a permis à celui-ci de découvrir la diminution de la pesanteur à l'équateur, et insiste sur l'usage par les Anglais de ces recherches françaises. En offrant ses tables des Transactions philosophiques de la Société royale de Londres et celles de Murdoch traduites en français à Maurepas, Brémond se reconnaît son protégé. Son entrée à l'Académie royale, suivie de celle à la Royal Society, peuvent être interprétées comme un encouragement que ces deux institutions adressent à Brémond dont la réputation n'était pas encore faite, pour qu'il contribue à faire vivre les échanges scientifiques entre les deux nations.

Lorsqu'en 1754, le frère de Brémond, qui se dit dépositaire de ses dernières volontés, fait paraître à titre posthume la traduction des expériences de Hauksbee laissée quasiment achevée par François de Brémond, il l'adresse à Marc-Pierre de Voyer de Paulmy, Comte d'Argenson (1696-1764), Ministre et Secrétaire d'État, membre honoraire de l'Académie des sciences, qui aurait eu des bontés pour François. On notera que d'Argenson siégeait en 1738 au comité réuni

32. James E. McCLELLAN III, *Specialist Control. The Publications Committee of the Académie Royale des Sciences (Paris), 1700-1793*, Philadelphia, American Philosophical Society, 2003, p. 115. Maurepas fut président de l'Académie en 1737 et 1740, vice-président en 1735, 1736 et 1739.

33. Épître à Monseigneur le Comte de Maurepas, ministre et secrétaire d'État de la marine, *Nouvelles tables loxodromiques...* par M. Murdoch, Paris, Durand, 1742, p.vj.

34. *Ibid.*, p. v.

par le chancelier pour juger la traduction des *Philosophical Transactions* et décider de son sort, tout comme au Comité de Librairie de l'académie dans les années 1737 à 1742 (hors 1739), puis de nouveau en 1753-1754.

Il semblerait donc que Brémond ait su bénéficier dès 1738, alors qu'il ne jouissait encore d'aucune reconnaissance publique, du puissant patronage de trois ministres membres honoraires de l'Académie royale. Cette protection a sans aucun doute contribué à lui obtenir l'approbation de cette académie et le privilège d'impression. Son entreprise de traduction, placée désormais sous le contrôle de l'État, devait lui permettre de s'agréger à une élite. Tel était effectivement l'enjeu pour le jeune Brémond lorsqu'il prend l'initiative de la traduction des *Philosophical Transactions*. C'est ce qu'il exprime dans la brève épître dédicatoire qu'il a mise en ouverture du volume de tables (1739) : « Daignez, Monseigneur, me compter au nombre de ceux qui sont animés à travailler pour l'utilité publique ; vous les soutenez tous par l'honneur et les avantages de votre protection. Je sens que l'extrême envie que j'ai de la mériter, m'encouragera à fournir la carrière longue & difficile dans laquelle j'entre aujourd'hui sous vos auspices »³⁵. Pour le jeune Brémond, cette traduction ne constitue rien d'autre qu'une entrée possible dans une carrière à construire. Grâce à sa connaissance de l'anglais, il peut se rendre utile et se ménager ainsi un accès au monde, très fermé, de la recherche académique. En traduisant les *Philosophical Transactions*, il compte faire œuvre de science et sa pratique, telle que nous l'analyserons plus loin, corrobore cette hypothèse. Le fait qu'il commence par traduire l'année 1735, c'est-à-dire la science en train de se faire, est aussi un indicateur fort. Mettre à disposition les résultats les plus récents de la recherche publiée dans les *Transactions* anglaises, tel est le but visé par Brémond lorsqu'il débute son travail. On peut aussi citer Dortous de Mairan louant sa traduction enrichie de notes, de réflexions savantes et d'avertissements, où il indique sur chaque sujet tout ce qu'on trouve de pareil, ou qui s'y rapporte, dans les *Mémoires de l'Académie royale des Sciences (MARS)* et ailleurs : « La connoissance historique des faits & des découvertes sert à nous diriger dans nos travaux, elle nous épargne le temps & la peine que nous emploierons, peut-être sans succès, à nous ouvrir des routes qui sont déjà tracées, & où il ne s'agit plus que d'avancer ; elle assure aux inventeurs la gloire de l'invention, elle en dégrade ceux qui se l'attribuent injustement ou

35. François de BRÉMOND, *Table des mémoires imprimés dans les Transactions philosophiques...*, Paris, Chez Piget, 1739, Épître non paginée.

faute de lumière, elle nous garantit enfin nous-mêmes d'une semblable illusion, toujours taxée de vanité ou d'ignorance. Voilà le but & les motifs du Commentaire de M. de Brémond»³⁶. S'approprier les travaux existants avant de pousser les explorations plus loin, telle était la stratégie de Brémond, jeune homme «en devenir», qui tente de se façonner une carrière académique. Sa stratégie est rapidement couronnée de succès, son ascension relativement rapide n'exclut pas qu'il ait pu bénéficier de protections liées à son milieu familial, mais à ce stade de l'enquête cela doit rester de l'ordre de la pure spéculation. Brémond s'essouffle cependant très rapidement puisqu'il meurt de ce que le rédacteur de son éloge appelle pudiquement une maladie de langueur.

Le Marseillais Pierre Demours qui reprend la tâche après la mort de Brémond n'a pas la même carrière fulgurante que celui-ci, son cadet d'une douzaine d'années, bien que leurs parcours possèdent de nombreux points de ressemblance. Docteur en médecine formé à Avignon (où il reçut le bonnet doctoral en 1728) et à Paris, il a aidé Duverney dans ses travaux anatomiques (1728-1730), puis s'est spécialisé en ophtalmologie au contact du chirurgien Jean-Louis Petit³⁷ (1733-1737), après avoir temporairement occupé le poste de démonstrateur et gardé du Cabinet d'histoire naturelle du Jardin du Roi (1730-1732). C'est Pierre Chirac, Premier médecin du Roi, qui l'aurait engagé à apprendre l'anglais afin de se mettre en état d'entretenir une correspondance avec les médecins anglais, en vue de la création d'une Académie de médecine à Paris³⁸, projet qui n'aboutit que plus tardivement. Lui aussi a commencé par faire œuvre de traducteur³⁹, puis a été chargé de la rédaction des tomes V à IX des *Tables de l'Histoire de l'Académie royale des sciences* (Paris, 1757-1786). Praticien réputé, il est l'auteur d'une liste non négligeable de publications (consultable sur le site de la Bibliothèque inter-universitaire de médecine), mais

36. Jean-Jacques Dortous de MAIRAN, «Éloge de M. de Brémond», *op. cit.*, p. 191.

37. Il ne peut s'agir d'Antoine comme le prétendent la plupart des notices biographiques consacrées à Demours.

38. Selon Nicolas François Joseph ÉLOY, *Dictionnaire historique de la médecine ancienne et moderne*, Mons, H. Hoyois, 1778, t. 2, p. 21-22. Version numérisée (consultée le 12 juin 2017). <<http://www.biusante.parisdescartes.fr/histmed/medical/cote?146144>>.

39. Il a notamment traduit *Proceedings of the Medical Society of Edinburgh* sous le titre de *Essais & observations de médecine de la Société d'Édinbourg*, Paris, Hippolyte Guerin & Jacques Guerin, 1740-1747.

son association en tant que vétéran à l'Académie royale des sciences survient tardivement (en 1769, alors qu'il a 67 ans).

Demours a déjà une certaine expérience de traducteur lorsqu'il reprend le travail sur les *Philosophical Transactions*. Dans la longue préface qu'il rédige pour le premier volume édité par ses soins, il revient longuement sur l'histoire de la Société royale de Londres et sur celle des *Philosophical Transactions*, mais il y explique aussi les circonstances dans lesquelles Brémond, puis lui-même ont travaillé. En particulier, Demours affirme⁴⁰ avoir lui-même formé le projet quelques années avant Brémond. Selon lui, son maître, Jean-Louis Petit, nommé par ordre de Louis XV directeur de l'Académie royale de chirurgie lors de sa création en 1731, l'y aurait incité et aurait même entrepris quelques démarches, mais un libraire l'aurait informé que les jésuites avaient le projet de traduire la collection et en avaient déjà obtenu le privilège. Ce qui ressemblait fort à une fausse rumeur a alors poussé Demours à abandonner le projet que Brémond a fait sien un peu plus tard. Nous pouvons sans doute affirmer que c'est dans le milieu des médecins naturalistes de l'Académie royale des sciences que le projet de traduire les *Philosophical Transactions*, évoqué et désiré depuis longtemps, s'est cristallisé, au moment où les médecins tentaient de créer leurs propres institutions.

LES TRADUCTIONS : STATUT ET CONCEPTIONS DIFFÉRENTES

Dans sa préface à *Transactions philosophiques de la Société royale de Londres, Années 1737-1738*, publié en 1757⁴¹, Pierre Demours relate en particulier les conditions dans lesquelles Brémond a effectué sa première traduction rejetée en 1738 et éclaire ainsi la note manuscrite mentionnée ci-dessus, apposée sur l'exemplaire unique qu'en a conservé la Bibliothèque nationale de France. Comme le signale aussi De Mairan dans son éloge de Brémond, celui-ci se serait borné de traduire de simples extraits du journal, à l'image de l'*Abridgment* de Lowthorp et Motte⁴². Le Chancelier

40. Pierre DEMOURS, Préface du traducteur, *Transactions philosophiques... Années 1737-1738*, Paris 1759, p. XLIV.

41. C'est la date que porte l'exemplaire de la Bibliothèque de l'Institut, alors que la plupart des exemplaires que j'ai pu consulter, dont celui de la BnF, sont de 1759. Dans la préface de 1759, p. XXXIJJ, Demours dit explicitement faire paraître en 1759 six années, 1737-1742, en trois volumes.

42. *The Philosophical Transactions and collections to the end of the year 1720, abridged and disposed under general heads*, 4th ed., London, 1731-1732.

d'Aguesseau s'en est mêlé à un moment donné et a réuni chez lui une commission formée de membres des deux académies pour discuter de la forme à donner à la traduction d'une collection considérée comme incontournable pour la recherche. Cette commission s'est prononcée « pour la traduction entière & fidèle du texte, sans préjudice aux notes instructives que le Traducteur jugeroit à propos d'y ajouter séparément »⁴³. Demours avance plusieurs raisons qui expliquent ce choix⁴⁴. D'abord, ce n'est pas sur des abrégés et des extraits qu'on peut se faire une juste idée des travaux de la Société royale de Londres et les comparer à ceux d'autres académies. La comparaison risquerait de se faire au préjudice de la nation anglaise. Puis, plus généralement, la langue française étant plus répandue que l'anglaise, les *Transactions*, fidèlement traduits dans celle-là, seraient accessibles à un public plus large dans toute l'Europe. Brémond, sous l'impulsion de la chancellerie, a donc dû reprendre le travail et tout traduire aussi fidèlement que possible.

Demours expose aussi sa propre philosophie de la traduction et l'oppose à celle qui sous-tend le travail de Brémond qu'il caractérise ainsi :

Non seulement il retrancha de plusieurs Mémoires ce qui lui parut moins intéressant ; ajouta à d'autres des Réflexions préliminaires dans le goût de celles que les Journalistes mettent à la tête de leurs Extraits ; inséra dans le corps de certains Mémoires des Discussions ou des Recherches plus étendues que le Texte même, mais il intervertit encore entièrement l'ordre des Mémoires, en les rangeant sous différentes classes : de sorte qu'il est impossible de reconnoître les *Transactions Philosophiques* dans ce premier Volume.

Un pareil Ouvrage ne remplissoit en aucune maniere l'attente des Sçavans⁴⁵.

Le jeune Brémond, qui en 1737 n'a aucune expérience de la traduction, veut faire œuvre de science, nous l'avons vu, et s'est approprié les travaux de ses prédécesseurs en les résumant, les commentant et les confrontant. C'est une approche tout à fait respectable et on y reconnaît le travail quotidien du savant, mais Demours en donne une présentation négative et qualifie la démarche de journalistique. Il explique qu'abrégé ou retrancher c'est déjà interpréter et personne n'a un jugement assez sûr pour le faire. Et surtout cette méthode

43. Jean-Jacques Dortous de MAIRAN, « Éloge de M. de Brémond », *op. cit.*, p. 192.

44. Pierre DEMOURS, Préface, *op. cit.* p. XXXIJ-XXXIJJ.

45. *Ibid.*, p. XXXJ.

ne peut être celle du traducteur : « En un mot, abrégé, paraphraser, extraire, renverser l'ordre des idées d'un Auteur, ou en interrompre le fil par des réflexions étrangères, n'est pas traduire »⁴⁶.

Demours en revanche se propose de tout traduire le plus fidèlement possible – comme d'ailleurs Brémond l'a fait après l'intervention de la chancellerie. Il reléguera ses remarques dans des notes de bas de page et, afin de fournir une traduction la plus exacte possible, il s'entourera de traducteurs qu'on pourrait dire spécialisés. Ainsi il nous apprend qu'après la mort de Brémond, d'Aguesseau a préféré partager le travail entre un médecin et un mathématicien puisqu'il a confié la traduction conjointement à Demours et l'abbé de Gua, académicien maîtrisant l'anglais. Ce dernier a rapidement traduit les mémoires de mathématiques pour les années 1737-1738, à l'exception de trois, avant de démissionner pour s'occuper avec Diderot de la fameuse *Encyclopédie*⁴⁷. L'abbé Jurain⁴⁸, professeur de mathématiques à Reims, a traduit les trois mémoires manquants. Demours dit avoir eu recours à d'autres traducteurs qu'il ne nomme pas et qui auraient fourni un travail nécessitant une révision substantielle. Finalement, pour les auteurs français comme Le Cat et Sigorgne⁴⁹ dont les mémoires avaient été traduits en anglais pour être insérés dans les *Philosophical Transactions*, il s'est tourné vers eux pour reprendre les versions originales, éventuellement mises à jour. Demours décrit ainsi pour le premier volume publié par ses soins un travail collectif impliquant un certain nombre d'auteurs et de traducteurs.

Lorsqu'on regarde aujourd'hui les huit volumes de traduction des *Transactions philosophiques* (pour les années 1731 à 1746), force est de constater que les différences, mises en avant par Demours, ne sautent pourtant pas aux yeux. La belle mise en page unifiée et, de manière plus générale, la matérialité inchangée des volumes contribuent certainement à lisser les différences. Les articles en latin dans l'édition anglaise ont été traduits en français par les deux traducteurs. Dans tous les volumes,

46. *Ibid.*, p. xxxij.

47. Frank A. KAFKER et Jeff LOVELAND, *La vie agitée de l'abbé De Gua de Malves et sa direction de l'Encyclopédie, Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 47 | 2012, document 15, mis en ligne le 9 octobre 2012, consulté le 13 juin 2017. <URL : <http://rde.revues.org/4944> ; DOI : 10.4000/rde.4944>.

48. Alias Jurin, Henry-François (1709-1773), membre correspondant de l'Académie des sciences en 1751.

49. Pierre Sigorgne a ainsi revu son article « Démonstration physico-mathématique de l'impossibilité & de l'insuffisance des tourbillons » et fait quelques changements. Cf. *Transactions philosophiques pour l'année 1740*, Paris 1759, p. 125.

les annotations⁵⁰ sont abondantes pour certains articles. On y trouve aussi bien de brèves notes explicatives que des notes substantielles proches de mémoires autonomes. Les premières ajoutent des références, des remarques d'ordre linguistique, des conversions de mesures, des indications biographiques, etc. Les notes plus conceptuelles sont très souvent des mises en contexte, y compris historiques, qui mentionnent des travaux français concernant les phénomènes présentés dans les *Philosophical Transactions* anglais, tirés souvent des *Mémoires de l'Académie royale des sciences*, mais pas toujours. Afin de permettre au lecteur français d'intégrer les résultats publiés dans les mémoires de la Royal Society dans ses propres cadres intellectuels, les traducteurs ajoutent des notes qui constituent, dans certains cas, une véritable histoire parallèle de la Royal Society et de l'Académie royale des sciences. C'est le cas notamment pour les volumes traduits par Demours, alors que Brémond fait état d'un savoir livresque très ample dépassant de loin les recherches effectuées en France. Les notes de bas de pages peuvent aussi être critiques et exprimer des jugements. Parfois on y trouve inclus des tables, des figures et même des planches additionnelles nouvellement gravées pour la traduction. Ces annotations mériteraient d'être étudiées en profondeur, mais une telle analyse dépasse le cadre de cet article et je me contenterai de cette brève caractérisation générale, que je vais illustrer par quelques exemples.

Dans certains cas, les annotations de Brémond permettent de comprendre la démarche de l'aspirant scientifique qu'il est. Ainsi après avoir traduit un mémoire du médecin Robert Houston (1678-1734) sur l'ouverture de la poitrine et ses effets sur la respiration⁵¹, Brémond ajoute une note où il relate avoir répété ces expériences et les avoir trouvées fort exactes. Il est même allé plus loin en effectuant d'autres recherches expérimentales dont il annonce vouloir présenter les résultats à l'Académie des sciences, dont il n'est alors pas encore membre. C'est d'ailleurs ce qu'il a fait le 22 août 1739, en citant l'excellent mémoire

50. Pour cette partie consacrée aux annotations des traducteurs, je suis redevable à Jordan Avramov, avec lequel j'avais naguère commencé cette étude. Nous avons présenté une communication, «Betwixt globalization and local adaptation : a French Translation of the *Philosophical Transactions* 1731-1746», au colloque *Interplay between journals*, qu'Andrea Seidel avait organisé à Vienne, du 7 au 10 septembre 2008.

51. Expériences, Sur l'ouverture de la Poitrine, & ses Effets dans la Respiration, faites en 1728 & 1729. Par feu M. HOUSTON, Docteur en Médecine, & de la Société Royale, pendant son séjour à Leide; & communiquées à la Société Royale, par M. Philippe Miller, de la Société Royale, *Transactions philosophiques* pour 1736, Paris 1738, p. 65-72.

du D^r Houston traduit par ses soins. La publication dans les *Mémoires* de l'Académie⁵², qui en est issue est très proche dans sa forme de celle de l'article anglais, mais sur le fond Brémond se permet de prendre ses distances avec l'Anglais qui confronte ses résultats à la théorie établie, ce que Brémond s'est refusé de faire. « Si M. Houston avoit suivi la même méthode, il auroit été beaucoup plus loin, & il ne seroit point entré dans des raisonnemens, dont il paroît avoir le premier senti la foiblesse »⁵³. François Baskevitch⁵⁴ a constaté la même fluidité entre traduction et travail savant lorsqu'il a analysé un passage de la traduction de Hauksbee par Brémond qui innove tout en commentant. Les annotations ne sont pour Brémond qu'une forme parmi d'autres de communication scientifique.

Comme De Mairan l'avait déjà observé, Brémond a de vastes connaissances historiques concernant les phénomènes qu'il commente. Ainsi, pour ne donner qu'un exemple, il annote très amplement les expériences sur l'électricité relatées par Étienne Gray⁵⁵ dans les *Transactions* pour l'année 1731. Il cite dans ses longues notes de bas de page Guericke, Gilbert, Boyle, mais surtout il y déroule un récit parallèle confrontant les expériences que Du Fay a faites à Paris et publiées dans les *Mémoires* de l'Académie à celles décrites par Gray. Il trouve « surprenant » que ce dernier ignore ce que ses prédécesseurs ont dit sur les corps électriques et donne voix à sa conviction : « Ne seroit-il pas souhaitable que ceux qui s'appliquent à la Physique expérimentale, fussent toujours au fait de l'Histoire des Expériences, & des Découvertes antérieures ? »⁵⁶.

Le dernier exemple que je souhaite inclure concerne les notes ajoutées par Pierre Demours à un article de Giovanni Poleni et qui a donné lieu à la citation de mon titre. Dans le cadre de l'enquête⁵⁷ lancée en 1723 par James Jurin de la Royal Society pour rassembler des observations météorologiques, systématiques et unifiées, provenant de nombreux

52. François de BRÉMOND, Expériences sur la respiration, *MARS* 1739, Paris, 1741, p. 333-357.

53. *Transactions philosophiques* pour 1736, p. 72.

54. François BASKEVITCH, L'air et le son dans l'*Encyclopédie*, un curieux silence, *RDE* 44, 2009, p. 15-30.

55. Étienne GRAY, Lettre... contenant diverses expériences sur l'électricité, *Transactions philosophiques pour 1731*, p. 23-55. Pour la note citée, p. 53-55.

56. *Ibid.*, p. 28.

57. Voir à ce sujet Muriel COLLART, Prendre la mesure du temps : Le réseau météorologique international de James Jurin (1723-1735), in Pierre-Yves BEAUREPAIRE (dir.), *La communication en Europe. De l'âge classique au siècle des Lumières*, Paris, Belin, 2014, p. 76-86.

points du globe, Poleni a transmis (dans la période qui nous intéresse) deux lettres contenant les journaux météorologiques pour Padoue dans les périodes 1725-1730 et 1731-1736 respectivement. La première publiée dans les *Philosophical Transactions* en 1731 a été traduite et amplement annotée par Brémond, la seconde incluse dans l'année 1738 le fut par Demours. Tous deux partagent avec Poleni la conviction que ces observations ne sont intéressantes que lorsqu'on les compare entre elles, et ajoutent des tableaux supplémentaires comportant des observations effectuées à Paris. Ainsi Demours introduit sa table de la «Quantité de Pluie tombée à Paris» par : «Pour mettre le Lecteur à portée de comparer le Ciel de Padoue à celui de Paris, on a crû devoir ajouter ici les Observations faites à l'Observatoire de Paris...»⁵⁸. Quant à Brémond, il ne s'est pas contenté de comparer le ciel de Padoue à celui de Paris, mais discute également les observations faites à Bergue S. Winoch près Dunkerque [Bergues Saint-Winoc], Aix-en-Provence, Berlin et Wittemberg en Saxe⁵⁹. Les longues notes de Brémond, qui comportent elles-mêmes des notes, contiennent une foule impressionnante d'informations, de rectifications et de discussions, alors que Demours se contente sobrement de juxtaposer aux tables de Padoue celles de Paris.

La matérialité des volumes, qui sont de très belle facture, renforce le parti pris d'offrir au lecteur une histoire parallèle de deux institutions scientifiques de premier rang. Ainsi, le prospectus⁶⁰ joint à l'exemplaire unique du volume imprimé en 1737, mais non distribué, de la première traduction de Brémond, spécifie :

On s'est assujetti pour la forme de ces Volumes aux Mémoires de l'Académie Royale des Sciences imprimé au Louvre; on a mis dans chaque page le même nombre de lignes & la même marge, on a choisi de beaux Caractères, & on a employé le meilleur papier.

Pour rendre l'édition plus belle, on a fait graver d'après les desseins de M. Bouchardon un Frontispice, plusieurs Vignettes & des Lettres grises⁶¹.

58. Pierre DEMOURS, *Transactions philosophiques pour 1738*, Paris, 1757, p. 261.

59. François de BRÉMOND, *Transactions philosophiques pour 1731*, Paris, 1741, p. 275-276.

60. Projet de l'édition des *Transactions philosophiques* de la Société royale de Londres, traduites en français, BnF, cote R-4766, 4 pages non numérotées. Rédigé en 1738, ce prospectus l'a manifestement été pour la version corrigée de la traduction de Brémond.

61. Le prospectus continue : «Quelque attention que l'on ait eu de choisir de bon papier pour un Ouvrage si important, les Connoisseurs sçavent que toutes les feuilles ne sont pas de la même beauté & que toutes les épreuves des Gravures ne sont

Après avoir opté pour un usage savant des mémoires du journal anglais, qu'on doit pouvoir citer dans le texte (certes traduit), le prospectus place les volumes de traduction sur un pied d'égalité avec les prestigieux *Mémoires de l'Académie royale des sciences* pour ce qui concerne la production matérielle proprement dite. Rappelons que ce n'est qu'en 1752 que les *Philosophical Transactions* deviennent l'organe officiel de la Royal Society, alors qu'auparavant c'était l'affaire des seuls secrétaires de la société. En France, on faisait peu de cas de cette différence, le journal est perçu comme émanation officielle de la Société royale et la belle facture de l'édition de sa traduction le place sur le même plan que les *Mémoires* de Paris.

DANS LA PRATIQUE

Confronter les deux traductions de l'année 1735, effectuées par Brémond, nous permettra de jeter un coup d'œil sur sa pratique et surtout sur les changements induits par une conception différente de la traduction. Nous allons donc comparer la première traduction de Brémond (notée Br1) d'une part à l'original anglais (noté Phil. Trans.), puis d'autre part à la traduction reprise après intervention du chancelier de France (notée Br2). Synthétiquement, voici les principales différences qu'on peut constater. D'abord, Brémond choisit de ne pas traduire l'épître dédicatoire que Cromwell Mortimer, secrétaire de la Société royale, adresse à Herman Boerhaave en ouverture du volume 39, pour les années 1735-1736, paru à Londres en 1738. Puis, il change complètement l'ordre de présentation des mémoires. Il commence par donner une « Table des Transactions philosophiques de l'année 1735. Rangée par ordre de Matières »⁶². Tous les mémoires originaux, au nombre de vingt-neuf, ont été traduits et sont rangés sous les rubriques suivantes : Histoire et belles lettres ; Physique générale ; Anatomie ; Chimie ; Botanique ; Histoire naturelle ; Arithmétique ; Géométrie ; Mécanique ; Astronomie. Brémond avertit que les mémoires marqués

pas de la même force, c'est pourquoi l'on donnera la liberté de choisir les épreuves les plus parfaites & les meilleures feuilles d'Impression à ceux qui voudront donner six livres de plus pour ces deux Volumes seulement ». Le prospectus annonce le volume de traduction des années 1735 et 1736, et la *Table*. On apprend aussi que la publication de six volumes était prévue avant 1740 et que la souscription ne portait que sur ces six volumes.

62. Br1 (Volume BnF, R-4766), p. v-viij.

d'une étoile sont donnés par extraits, & les autres en entier. De fait huit mémoires, sur les vingt-neuf, sont présentés en abrégé. Ce sont plutôt des mémoires dont les thèmes sont proches des intérêts scientifiques de Brémond et auxquels il ajoute de longs développements qui se trouvent dans la version remaniée en bas de page. Pour exemple, l'opération de la fistule rapportée par François-Joseph Hunauld (Br1, p. 74-76, article marqué d'une *, et Br2, p. 65-68) a attiré l'attention du traducteur qui l'a jugée positivement, puisqu'il explique en introduction : «Ce Memoire est rempli d'idées neuves, fondées la plupart sur une Theorie simple & delicate & sur une Pratique certaine, & il n'est pas grossi par un long détail de choses inutiles pour le but que se propose l'Auteur»⁶³. Les deux versions de la traduction divergent fortement. Ainsi, Brémond a jugé inutile d'entrer dans certains détails fournis par l'auteur et se contente de renvoyer à des mémoires lus à l'Académie royale des sciences en 1729 et 1734, dont un de Petit.

Quant aux additions dont Brémond aurait, selon Demours, entrelardé sa traduction, elles sont la plupart du temps, mais pas systématiquement, marquées par un R. D. T. (Remarque du traducteur) en marge ou bien par des guillemets tout au long. Elles sont presque toujours aisément identifiables et rarement longues. Ainsi, Brémond rectifie des erreurs factuelles (ex. : Br1, p. 22-30), explique des situations anglaises peu connues en France (ex. : Br1, p. 73; Br1, p. 86-89), inclut des jugements favorables (comme dans l'exemple de l'opération de la fistule) ou plus critiques (Br1, p. 165-166). Il lui arrive aussi de relater une dissection qu'il a lui-même effectuée (Br1, p. 76-77, «Observation du trou oval du cœur», marqué d'une *), relation renvoyée en note de bas de page (Br2, p. 180-181). Citons, parmi les exemples d'ajouts, la rectification apportée par Brémond à l'article de James Stirling sur la variation de la gravité à la surface de la Terre (Br 1, p. 22-30). Le traducteur indique que «M. Stirling pourroit avoir été induit en erreur par le nom donné à Cayene, pour en faire une Isle située comme la Jamaïque au milieu de la mer, & beaucoup plus petite qu'elle»⁶⁴. Discutable, cette rectification a purement et simplement disparu de la version révisée (Br2, p. 106-114). Autre exemple : Les *Philosophical Transactions* publient chaque année un catalogue, en latin, de 50 plantes du jardin de Chelsea (Br1, p. 86-89). Le traducteur explique l'origine de cette habitude aux lecteurs français : Sloane a fait présent de ces jardins

63. Br1, p. 74.

64. Br1.

aux apothicaires à condition qu'ils présentent chaque année un catalogue de 50 plantes à la Royal Society. Brémond ajoute sur un ton un peu espiègle : « Au reste, rien n'est plus utile que de publier tous les ans le Catalogue d'un jardin des Plantes : c'est montrer son indigence d'une façon ingénieuse, en même-tems qu'on étale ses richesses, on offre aux Botanistes des Plantes qu'on a, pour avoir le droit de leur demander celles qu'on n'a pas »⁶⁵. Cette note de bas de page est passée inchangée dans le volume distribué (Br2, p. 3-7). Un exemple de jugement négatif concerne un article d'astronomie par Hodgson (Br1, p. 165-166), qui comporte une longue addition du traducteur, renvoyée en note (dans Br2, p. 20-21), dans laquelle il confronte les résultats rapportés à ceux que Cassini avait donnés dès 1722 dans les *MARS*. Brémond y affirme explicitement que « la réflexion de M. Hodgson n'est pas tout à fait neuve »⁶⁶.

Parfois, Brémond change la forme d'un mémoire en abandonnant par exemple la forme épistolaire de l'original, il passe souvent à la troisième personne, comme s'il avait du mal à s'identifier à l'auteur de la pièce qu'il est en train de traduire. Il lui arrive de laisser de côté certains détails comme les prénoms et les titres des auteurs, des spécifications de temps (comme l'heure à laquelle une observation a été faite) ou encore les noms et les sentiments des malades dont les cas sont relatés. Ces omissions d'éléments contextuels, en creusant la distance entre le récit imprimé en anglais et un compte rendu plus froid et déshumanisé, confèrent un aspect de plus grande scientificité aux observations rapportées.

La traduction elle-même, qu'il convient cependant d'examiner de manière plus approfondie, est à première vue rarement modifiée d'une version à l'autre, en dehors de la correction de fautes d'orthographe. Quand c'est le cas, il s'agit la plupart du temps de vocabulaire technique, comme dans l'exemple de George Hadley, dont les « moussons » (Br1, p. 42-58) deviennent des « vents alisés » (Br2, p. 69-84). Pour l'article de géométrie sous forme de lettre en latin, il n'y a pas de changements entre les deux versions, sauf que la formule de politesse avait d'abord été omise, puis rétablie (Br1, p. 112-124 et Br2, p. 35-43).

Après réécriture, la traduction pour l'année 1735 a dû être entièrement recomposée. Elle l'a été dans la même fonte, avec la même mise en page, la même page de titre. L'ordre original des mémoires des

65. Br2, p. 4.

66. Br2, p. 21.

Philosophical Transactions a été rétabli, l'épître dédicatoire de Mortimer à Boerhave traduite (avec une note justifiant sa présence : elle fait partie de l'ouvrage et perpétue la reconnaissance de Mortimer et la gloire de Boerhave), les additions de Brémond ont été rejetées dans les notes de bas de page, à quelques exceptions près qui ont dû échapper à la vigilance du traducteur (ex. : Br2, p. 48), les jugements critiques ont parfois été omis, mais pas toujours. Brémond en a même profité pour ajouter quelques longues notes (ex. : Br2, p. 44-48). Enfin, notons que dans l'édition française finale, les planches dépliantes ont été regroupées à la fin du volume, ce qui n'est pas le cas des volumes originaux anglais où elles sont insérées avant chaque livraison. Les planches avaient déjà été gravées pour la première version (Br1) et ne comportent pas de changements significatifs dans le volume finalement distribué (Br2). La qualité en est meilleure que dans l'original anglais. La confrontation entre les deux versions, illustrée par les quelques exemples qui précèdent, aboutit au constat qu'au niveau textuel peu de changements significatifs sont intervenus, mais les éléments textuels ont été disposés différemment sur les pages et dans le volume : séparation nette entre le texte original et les commentaires de Brémond, distribution des mémoires par matières abandonnées en faveur de l'ordre original (qui n'en est pas un puisque les mémoires se suivent sans ordre apparent). Ce sont en définitive, ces dispositions matérielles différentes qui incarnent, à moins qu'elles ne les engendrent, les conceptions divergentes de la traduction mises en avant par Pierre Demours dans sa préface.

CONCLUSION

Dans un contexte dans lequel l'Académie insiste de plus en plus auprès de ses membres pour qu'ils appuient leurs travaux sur la littérature déjà existante⁶⁷, l'accès aux *Philosophical Transactions*, réservé jusque-là à ceux qui entendaient l'anglais, est de plus en plus perçu comme une nécessité. Cela semble surtout être le cas pour les médecins naturalistes de l'Académie qui tentent à cette époque de se donner des institutions autonomes et notamment de créer une académie de médecine qui, si elle avait alors vu le jour, aurait sans doute fonctionné le long de lignes analogues à celles de l'Académie des sciences. Chirac et Petit ont incité Demours à apprendre l'anglais et traduire le journal anglais, mais c'est

67. James E. McCLELLAN III, *Specialist Control*, op. cit., p. 33.

son cadet, Brémond, qui a finalement pris l'initiative. Son projet a été couronné de succès, dans l'immédiat du moins, puisqu'une table et trois volumes de traduction ont été publiés en quatre ans. Il n'a pas eu le temps de remplir les promesses d'un début de carrière fulgurant et son œuvre savante réside dans ses commentaires aux articles qu'il a traduits et un mémoire fortement inspiré par l'une de ses traductions.

À un moment, dès 1738 alors que l'année 1735 avait déjà été traduite, le chantier est devenu l'affaire du gouvernement et le chancelier d'Aguesseau s'en est mêlé, sans que l'on connaisse les raisons exactes de son intervention et les circuits par lesquels il a été sensibilisé à cette entreprise – réseaux académiques ou familiaux? La pression des ministres, membres honoraires de cette compagnie, peut avoir été déterminante dans cette négociation, qui finit par ouvrir les portes de l'académie au jeune Brémond, au prix d'un assujettissement aux décisions prises par le chancelier. L'ordre des articles traduits, traduction intégrale ou non, annotation, indexation font l'objet de débats, qui permettent de mieux comprendre les enjeux que recouvre pour les divers acteurs la mise en circulation des *Philosophical Transactions*. En faisant œuvre de traducteur, Brémond saisit l'opportunité de s'approprier la littérature scientifique, notamment britannique, afin d'y appuyer une œuvre et une carrière. Pour l'Académie des sciences, la mise à disposition d'une traduction française des mémoires d'une institution rivale, susceptible de circuler très largement au-delà des frontières du Royaume, est un enjeu politique visant à « répandre l'Académie des sciences par tout l'Univers », pour reprendre l'expression suggestive de Brémond. Finalement, l'imprimeur-libraire Piget façonne l'édition à l'image des *Mémoires de l'Académie royale des sciences* et en fait un objet de prestige (beau papier, même caractère et mise en page, format, frontispice, vignettes de qualité, planches soignées), qu'il lance par souscription, les acheteurs payant pour pouvoir choisir les exemplaires de meilleure qualité.

Au terme de cette étude, j'espère avoir montré l'hétérogénéité et l'enchevêtrement des facteurs qui ont fait aboutir à la fin des années 1730 un projet réclamé depuis le début de la parution des *Philosophical Transactions*. Enjeux personnels et institutionnels ont fini par se rejoindre dans un espace de négociation instauré et contrôlé par le chancelier de France, qui ne s'est pas contenté de lancer le projet sur des bases matérielles solides, mais l'a aussi transformé. Ce projet éditorial n'a cependant pu s'installer dans la durée, puisqu'un quart de siècle plus tard (après huit volumes publiés), il a été discontinué, sans qu'on en connaisse encore les raisons.

ANNEXE
LISTE DES TRADUCTIONS
EFFECTUÉES PAR FRANÇOIS DE BRÉMOND

1) Titres pour lesquels le rôle de Brémond n'est pas clairement établi :

DAVID Hartley, *Recueil d'expériences et d'observations sur la pierre, et en particulier sur les effets des remèdes de M^{lle} Stephens pour dissoudre la pierre*, Paris 1740, 1 vol. in-12.

DAVID Hartley, *Recueil d'expériences et d'observations sur la pierre, et en particulier sur les effets des remèdes de M^{lle} Stephens pour dissoudre la pierre*, Paris 1743, 2 vol. in-12, dont le premier est une réimpression du premier (précédée d'une préface).

Instructions pour les mariniers, contenant la manière de rendre l'eau de mer potable; de conserver l'eau douce, le biscuit, le bled; et de saler les animaux... traduit de l'anglais de M. Hales, La Haye : P. Paupie, 1740 [Traduction par Jean Bertrand d'après le catalogue de la BnF].

EXPERIENCES phisiques sur la maniere de rendre l'eau de mer potable, sur la maniere de conserver l'eau douce, le biscuit et le bled, et sur la maniere de saler les animaux, Paris 1741 [Réédition du titre précédent sous le contrôle de Brémond]

2) Titres traduits par Brémond :

Transactions philosophiques de la Société royale de Londres, traduites par M. de Brémond, 3 vols : 1735-1736, 1733-1734, 1731-1732, Paris : Piget, 1738-1741.

Nouvelles tables loxodromiques, ou Application de la théorie de la véritable figure de la Terre à la construction des cartes marines réduites... par M. Murdoch. Traduit de l'anglais par M. de Brémond, Paris : Durand, 1742 [avec une épître dédicatoire au Comte de Maurepas]

Expériences physico-mécaniques sur différens sujets... Traduit de l'anglois de M. Hauksbée, par feu M. de Brémond; Revues & mises au jour... par M. Desmarest, Paris : Claude-Antoine Jombert, 1754.